

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX (92), le 13 octobre 2018. La Schubertiade de Sceaux. Récital SCHUBERT. Trio Atanassov.

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX (92), le 13 octobre 2018. La Schubertiade de Sceaux. Récital SCHUBERT. Trio Atanassov. En dialogue et en complicité, les trois instrumentistes du **TRIO ATANASSOV** ont inauguré ce 13 octobre 2018, le nouveau cycle événement à Sceaux, **La Schubertiade**



de ... Sceaux. Une initiative qui renoue avec le riche passé musical de la cité scéenne où la musique de chambre a son public. En jouant à chaque concert une œuvre de **Franz Schubert**, les musiciens célèbrent surtout l'esprit de partage et cette fraternité heureuse et discrète qui renforce ce qui fonde la paix et l'harmonie : le respect et l'estime de soi et des autres. Pour preuve, ce concert 100% Schubert, – une monographie musicale bienvenue pour lancer la nouvelle saison à Sceaux, dont le présentateur, cultivé et enjoué, n'est autre que **Frédéric Lodéon**, voix radiophonique qui rétablit les enjeux de chaque pièce, non sans humour.

En présence de l'Ambassadeur d'Autriche à Paris, les musiciens enchaînent les pièces, toutes invitation à l'introspection et au repli intime, Schubert étant passé maître dans l'expression de la Sensucht, cette pensée vagabonde, humeur de l'errance et d'une indicible mélancolie ; pas suspension dépressive, mais hypersensibilité pour le songe, l'inouï, le surgissement de la poésie pure.



De style comme de nuances, les 3 instrumentistes (**Perceval Gilles, Sarah Sultan et Pierre-Kaloyann Atanassov**, respectivement violon, violoncelle, piano) ne manquent pas; sachant négocier très intelligemment avec une salle

qui n'est pas de concert et une acoustique plutôt sèche, ils sont capable de convoquer et diffuser l'atmosphère amicale des Schubertiades viennoises, quand Franz, entouré de ses proches, cultivait l'entente musicale, et suscitait l'écoute croisée, jouant lui-même au piano, accompagnant les chanteurs ou ses amis instrumentistes...

L'esprit de famille règne aussi sur ce cycle de séquences enivrées qui bercent par leur richesse allusive : la mère du pianiste, **Pierre-Kaloyann Atanassov** (fondateur du Trio en 2007), **Elisabeth Atanassov**, tourne les pages, complicité suprême d'une génération à l'autre, qui cultive ce goût de la profondeur et de la finesse offertes en partage. Le tableau est admirable comme le programme du concert.

Ils ont déjà à leur actif, un premier cd de musique de chambre (Smetana, Dvorak). On retrouve ce soir les qualités qui distingue le Trio : clarté des intentions, sens des nuances, lisibilité du cadre, écoute supérieure entre eux.



Toutes les facettes de Schubert sont exprimées, de la **Sonatensatz D 28**, sa première partition cordes / piano, – déjà fébrile, contrastée (écrite en 1812, à 15 ans) ; au sublime **Trio opus 100** de 1827 (un an avant sa mort), – immortalisé par Stanley Kubrick dans le film *Barry Lindon* (suivant en cela l'usage de Fritz Lang dans *Docteur Mabuse* (1922), en particulier son *Andante con moto*, d'une vivacité rythmique, à la fois percussive et hallucinée... sereine et intense (à partir de la chanson suédoise « *le soleil se couche* », conscience chez Schubert de sa fin prochaine ?...). La mélodie énoncée sonne comme un détachement tranquille et comme la préscience de la fin, une marche funèbre qui n'a de triste et sombre que son nom ; ... équation indicible entre la tendresse et la mort. Sans omettre le **Notturmo D 897**, de la même période, immersion et plongée dans l'autre monde, tel un voyage sans retour... dont le caractère suspendu annonce directement l'*Andante* de son ultime Quintette pour violoncelle (conçu à l'Automne 1828, quelques semaines avant de mourir). S'y déploie cette nuance inexprimable, jeu d'un oxymore à déchiffrer par tous les interprètes : *adagio appassionato*. Ici la traversée est d'un autre monde, vers l'autre rive, en modulations et passages aussi divers que ténus, cheminement de l'ombre et du murmure, en clair-obscur.

Chez Schubert règne une évidence qui semble simple, mais affirme très vite une saisissante profondeur ; ce jeu entre l'insouciance feinte et le sentiment plus grave qui étreint, se déploie ici sans entrave, avec la liberté de l'entente, dans le geste complice des 3 musiciens.

Une certaine éloquence facétieuse dans les reprises nous a beaucoup amusé, en particulier dans le dernier mouvement du Trio opus 100, œuvre majeure qui a figuré au programme du seul

concert public comprenant à Vienne (Musikverein) des pièces de Schubert (de surcroît jouées par des interprètes familiers de Beethoven). On ne pouvait rêver meilleur programme et interprètes plus engagés pour inaugurer ce nouveau festival de musique de chambre à Sceaux.



Rendez-vous est pris pour la prochaine session de la Schubertiade de Sceaux, samedi 10 novembre (17h30) : ici même, à l'Hôtel de Ville de Sceaux : [concert « un fil, la vie, un simple fil », œuvres de Lucien Durosoir](#), concert spectacle par le Trio Atanassov et le comédien et metteur

en scène, Alain Carré, en récitant, à partir des lettres du soldat, adressées à sa mère depuis le front... Les pièces de Durosoir ainsi révélées sont associées aux compositions de Beethoven, Schumann, Ravel, ...

LIRE notre présentation complète de la saison La SCHUBERTIADE DE SCEAUX 2018 – 2019 :

<http://www.classiquenews.com/sceaux-la-schubertiade-saison-2018-2019-du-13-octobre-2018-au-30-mars-2019/>

Programme du concert du samedi 10 novembre 2018, 17h30 :

Eugène Ysaÿe : « Obsession » (1923), extrait de la Sonate pour violon seul N°2

Maurice Ravel : « Pantoum » , 2ème mouvement du Trio en la (1914)

Lucien Durosoir : 1er mouvement du Trio en si mineur (1926-27)

Frank Bridge : 2ème et 3ème mouvements du Trio n°2 (1929)

Robert Schumann : « l'oiseau prophète » extrait des « Scènes de la forêt »

Ludwig van Beethoven : 4ème mouvement de la Sonate op.30 n°2 pour violon et piano

Robert Schumann : 2ème et 3ème mouvement du trio N° 1 en ré

mineur

Lucien Durosoir : 2ème et 3ème mouvements du Trio en si mineur

Lucien Durosoir : « prière à Marie » (1949) pour violon et
piano

Compte-rendu, opéra. Strasbourg. ONR, le 19 oct 2018. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. Lapointe, Gillet, Imbrailo... Ollu / Kosky.

Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 19 octobre 2018. Pelléas et Mélisande. Debussy. Jean-François Lapointe, Anne-Catherine Gillet, Jacques Imbrailo... Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Franck Ollu, direction. Barrie Kosky, mise en scène. Hommage à Debussy à Strasbourg pour cette année du centenaire de sa mort (NDLR : [LIRE notre dossier CENTENAIRE DEBUSSY 2018](#)) ; ainsi la production inattendue de Pelléas et Mélisande de Barrie Kosky avec une superbe distribution plutôt engagée ; Anne-Catherine Gillet et Jacques Imbrailo dans les rôles-titres, sous la direction du chef Franck Ollu, pilotant l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg, en pleine forme.

Pelléas de Debussy à Strasbourg : production choc !

**Récit d'une tragédie de la
vie de tous les jours...**



Le chef d'oeuvre de Debussy et Maeterlinck revient à Strasbourg avec cette formidable production grâce à un concert des circonstances brumeuses ... comme l'oeuvre elle même. La production programmée au départ à été annulée abruptement apparemment pour des raisons techniques qui nous échappent. Heureux mystère qui a permis à la directrice de la maison Eva Kleinitz de faire appel à Barrie Kosky, le metteur en scène australien, à la direction de l'Opéra Comique de Berlin (que nous avons découvert à Lille en 2014 : [lire notre compte rendu de CASTOR et POLLUX de Rameau : » De chair et de sang », sept 2014](#))

Pas de levée de rideau dans une production qui peut paraître minimaliste au premier abord grâce à l'absence notoire d'éléments de décors. La pièce éponyme de Maeterlinck est en soi le bijou du mouvement symboliste à la fin du 19e siècle. Le théâtre de l'indicible où l'atmosphère raconte en sourdine ce qui se cache derrière le texte. Un théâtre de l'allusion subtile qui ose parler des tragédies quotidiennes tout en déployant un imaginaire poétique souvent fantastique. Le parti pris fait fi des didascalies et références textuelles. Pour notre plus grand bonheur ! L'histoire de Golaud, prince d'Allemonde qui retrouve Mélisande perdue dans une forêt et qu'il épouse par la suite. Une fois installée dans le sombre royaume, elle tombe amoureuse de Pelléas, demi-frère cadet de Golaud... Un demi-frère qu'il aime plus qu'un frère, bien qu'ils ne soient pas nés du même père. L'opéra du divorce quelque part, se termine par le meurtre de Pelléas, la violence physique contre Mélisande enceinte, et sa propre mort ultime.

Puisqu'il s'agit d'une sorte de théâtre très spécifique, – peu d'action, beaucoup de descriptions-, l'opus se prête à plusieurs lectures et interprétations. Celle de **Barrie Kosky** est rare dans sa simplicité apparente et dans la profondeur qui en découle. Nous sommes devant un plateau tournant, où les

personnages ne peuvent pas faire de véritables entrées ou sorties de scènes, mais sont comme poussés malgré eux par la machine. Grâce à ce procédé, le travail d'acteur devient protagoniste.

Quelle fortune d'avoir une distribution dont l'investissement scénique est palpable, époustouflant. Le grand baryton **Jean-François Lapointe** interprète le rôle de **Golaud** avec les **qualités qui sont les siennes**, un art de la langue impeccable, un chant sein et habité, et sa prestance sans égale sur scène. S'il est d'une fragilité bouleversante dans les scènes avec son fils Yniold (parfaitement chanté par un enfant du Tölzer Knabenchor, **Cajetan DeBloch**) en cause l'aspect meurtri, blessé du personnage, le baryton canadien se montre tout autant effrayant et surpuissant, et théâtralement et musicalement, notamment dans ses « Absalon ! Absalon ! » au 4e acte, le moment le plus fort et forte de l'ouvrage.



La Mélisande d'Anne-Catherine Gillet est aérienne dans le chant mais très incarnée et captivante dans son jeu d'actrice, tout aussi frappant. Le trouble du personnage mystérieux se révèle davantage dans cette production. **Le Pelléas de Jacques Imbrailo**, bien qu'un peu caricatural parfois, est une découverte géniale. Encore le jeu d'acteur fait des merveilles progressivement, mais il y a aussi une gradation au niveau du chant, avec une pureté presque enfantine dans les premier, second et troisième actes, il devient presque héroïque au quatrième.

Des compliments pour l'excellente Geneviève de **Marie-Ange Todorovitch**, redoutable actrice, et aussi pour l'Arkel de

Vincent Le Texier, dont les quelques imprécisions vocales marchent en l'occurrence. L'autre rôle, principal, si ce n'est LE rôle principal, vient à l'orchestre, en pleine forme, presque trop. Si les chanteurs doivent souvent s'élever au dessus de la phalange, nous avons eu la sensation parfois pendant cette première qu'il s'agissait d'un véritable combat, sans réels gagnants. Parce que l'exécution des instrumentistes a été très souvent ...incroyable, notamment lors des interludes sublimes, nous soupçonnons que la direction de **Franck Ollu** a impliqué des choix qui ne font pas l'unanimité. Le chef a été néanmoins largement ovationné aux saluts comme tous les artistes collectivement impliqués.

A voir et revoir sans modération pour le plaisir musical pour l'année du centenaire DEBUSSY 2018, mais aussi et surtout pour découvrir l'art de **Barrie Kosky** et son équipe (impeccables costumes de Dinah Ehm, décors et lumières hyper efficaces de Klaus Grünberg notamment), que nous voyons trop rarement en France. A l'affiche à Strasbourg les 21, 23, 25 et 27 octobre, ainsi que les 9 et 11 novembre 2018 à Mulhouse.

Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 19 octobre 2018. Pelléas et Mélisande. Debussy. Jean-François Lapointe, Anne-Catherine Gillet, Jacques Imbrailo... Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Franck Ollu, direction. Barrie Kosky, mise en scène. Illustrations : © Klara Beck / Opéra national du Rhin 2018

Compte-rendu, concert. Monte-Carlo, le 12 oct 2018. Pärt, Prokofiev, Repin / Orch Philh de Monte-Carlo, Yamada.



Compte-rendu, concert. Monte-Carlo, Auditorium Rainier III, le 12 octobre 2018. Pärt, Prokofiev, Tchaïkovsky. Vadim Repin, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Yazuki Yamada.

Un an après avoir subjugué le public monégasque dans le Premier Concerto pour violon de Sergueï Prokofiev, le grand violoniste russe **Vadim Repin** (né en 1971) était de retour en Principauté pour interpréter, cette fois, le Deuxième Concerto du célèbre compositeur russe. Mais comme à peu près dans toutes les salles de concert aujourd'hui, c'est par une pièce plus contemporaine que s'est ouverte la soirée, avec une exécution du superbe *Fratres* pour violon solo, orchestre à cordes et percussion d'Arvo Pärt, ici dans sa version remaniée de 1992. ***Fratres*** est un ouvrage de très belle facture polyphonique dont l'inspiration des œuvres

de Benjamin Britten n'est pas dissimulée et le propos très religieux. Typique du caractère très répétitif de la musique balte, cette partition d'une dizaine de minutes fait ici appel à un orchestre à cordes dont la progression inébranlable est régulièrement parcourue par de calmes interventions de la grosse caisse et des claves.

Dans le concerto de Prokofiev qui vient juste après, Vadim Repin – tout autant que l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo dirigé par son chef titulaire **Kazuki Yamada** – séduisent. Malgré une première partie un peu moins bien conduite, mais que sa longueur rend de fait plus ardue d'exécution, la romance centrale est particulièrement réussie : en face d'un violon à l'expressivité parfaite, l'accompagnement en pizzicati des cordes apparaît comme légèrement railleur. Quant au Finale, une sorte d'« espagnolade » rythmée par les castagnettes, il est livré avec une densité et une impétuosité incroyables, qui démontrent que Repin possède un art de la virtuosité à l'image de sa sensibilité musicale. Malgré l'insistance du public, il ne sacrifiera pas à la tradition du bis...

Après l'entracte,
la Quatrième Symphonie de Tchaïkovski enthousiasme également : si le thème du fatum paraît au premier abord peu terrifiant – l'inquiétude ne s'immisce pas moins de manière graduelle et subtile dans



l'œuvre, plus souvent à travers le tempo (implacable dans la valse, ou qui se déchaîne subitement au détour d'une phrase) que par celui des timbres, en tous points magnifiques. Le deuxième mouvement esquisse une immense arche mélodique, qui respire avec naturel grâce à la gradation des dynamiques et des articulations des voix intermédiaires. C'est avec le scherzo que s'établit véritablement un début de frénésie

rythmique qui ne s'interrompra plus : les pizzicati sont incroyablement dansants et volubiles, mettant en avant les touches folkloriques de la partition.

Que ce soit dans le concerto de Prokofiev ou la symphonie de Tchaïkovsky – l'incisivité des attaques, les timbres magnifiquement opulents, la perfection formelle renforcée par une certaine décontraction -, tout laisse à penser que le courant passe formidablement bien entre les musiciens et le chef japonais ! Illustrations : Vadim Repin / Kazuki Yamada (DR)

Compte-rendu, concert. Monte-Carlo, Auditorium Rainier III, le 12 octobre 2018. Pärt, Prokofiev, Tchaïkovsky. Vadim Repin, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki Yamada.

Compte-rendu, critique, opéra. LYON, le 11 oct 2018. BOITO, Mefistofele, Orchestre de l'opéra de Lyon, Daniele Rustioni.

Compte rendu critique, opéra. LYON, le 11 octobre 2018. Arrigo BOITO, Mefistofele, Orchestre de l'opéra de Lyon, Daniele Rustioni. L'ouverture de la saison lyonnaise tient une nouvelle fois ses promesses en programmant le rare Mefistofele de Boito, lu par Àlex Ollé et ses complices catalans de la

Fura dels Baus. Un casting exceptionnel mais inégal, un dispositif scénique prodigieux, qui tente de faire oublier certaines longueurs de l'intrigue, ont fait de cette soirée d'ouverture un grand moment de théâtre.

Mefisto-fêlé



C'est une œuvre difficilement classable, où l'on sent l'influence de Wagner, mais aussi de Puccini et de Ponchielli : un opéra hybride dans la forme musicale comme

dans sa structure (une adaptation philosophico-fantastique du Faust de Goethe, première et deuxième partie), qui a sans doute dérouté le public de la Scala lors de la première du 5 mars 1868, ce qui obligea le compositeur (également auteur du livret) à réviser de fond en comble sa partition. La première version comportait en effet deux prologues, cinq actes et un intermède symphonique ; une version plus réduite en un prologue, quatre actes et un épilogue, fut créée à Bologne en 1875 et connut un immense succès. La version originale est malheureusement perdue (seul reste le livret) et c'est cette seconde version que l'on joue, même si les versions scéniques se font rares (on a pu en voir une production cet été à Orange), alors que l'on commémore cette année le centenaire de la disparition de Boito.

Sur scène, le prologue montre une sorte de salle de classe, austère, à l'esthétique froide (les tables sont alignées comme dans une usine d'Europe de l'Est) où apparaissent les anges célestes et où se retrouvera Marguerite après sa mort. Le premier acte s'ouvre sur un dispositif simple, mais ingénieux, un plateau à deux niveaux qui monte et descend, symbolisant le Ciel (présent dans le prologue) et les Enfers (le souterrain aux brumes vaporeuses laissant apparaître Méphisto, dans une atmosphère sans âge, est proprement saisissant). Le dispositif devient progressivement plus complexe sous la forme d'un gigantesque échafaudage, qui, transformé tour à tour en montagne, caverne ou prison, est un régal pour les yeux. On a apprécié la scène du « théâtre dans le théâtre » (Hélène de Troie apparaît dans un costume à plumes, comme dans un gigantesque cabaret) et la danse populaire transformée en scène de débauche (magnifiques costumes de Lluc Castells); les lumières jaunes et rose donnent une étrange et fascinante impression de cinéma d'avant-guerre colorisé. Plus généralement, les lumières d'Urs Schönebaum, hélas parfois aveuglantes, contribuent à renforcer l'atmosphère diabolique de l'intrigue.

Le casting réuni pour cette nouvelle production remplit

presque idéalement ses attentes. Dans le rôle-titre, la basse canadienne **John Releya**, habitué du personnage (dans les versions de Berlioz et Gounod) impressionne par sa puissance caverneuse et sa présence massive (superbe air « Son lo spirto che nega »). Le Faust de **Paul Groves** déçoit au début par une faible projection, des problèmes de justesse ; l'élocution s'améliore dans le 3e acte (très beau duo avec Marguerite : « Lontano, lontano... »). Dans le rôle de la victime de Méphisto (et dans celui d'Elena) **Evgenia Muraveva**, est touchante et convaincante (dans son magnifique air, au début du 3e acte, « L'altra notte in fondo al mare », et parvient à être parfaitement crédible dans les deux rôles pourtant bien différents. Dans les rôles secondaires de Martha et Pantalís, **Agatha Schmidt** allie une belle présence sonore et physique, de même que **Peter Kirk**, dans ceux de Wagner et Nereo, parfois plus à l'aise que Paul Groves, avec une clarté vocale que la brièveté du rôle ne permet pas de mettre suffisamment en valeur.

Dans la fosse, à la tête de **l'Orchestre de l'Opéra de Lyon**, la direction de **Daniele Rustioni** fait encore des merveilles : d'une précision diabolique, d'une sonorité exceptionnelle, dès l'ouverture, qui donne l'impression d'une sève sortant de l'écorce des arbres, elle fait entendre tous les pupitres (les vents notamment, qui percent sous la masse orchestrale) ; une mention spéciale pour **les Chœurs et la Maîtrise de l'Opéra**, admirablement préparés par **Karine Locatelli**, qui contribuent à leur juste mesure à la réussite de l'ensemble.

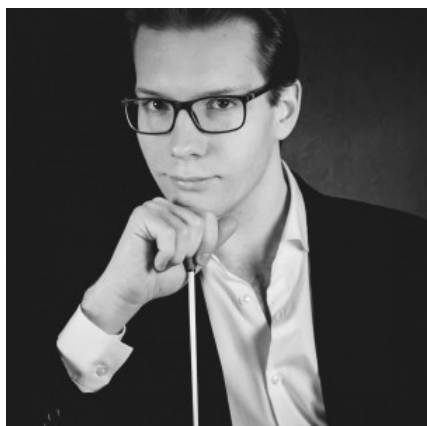


Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon, Arrigo Boito, Mefistofele, 11 octobre 2018. John Relyea (Mefistofele), Paul Groves (Faust), Evgenia (Margherita/Elena), Agata Schmidt (Martha/Pantalis), Peter Kirk (Wagner/Nereo), Àlex Ollé (mise en scène), Alfons Flores (décors), Lluc Cartells (costumes), Urs Schönebaum (lumières), Johannes Knecht (Chef des chœurs), Orchestre, Chœurs et Maîtrise de l'opéra de Lyon, Daniele Rustioni (direction).

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 19 octobre 2018. Cimarosa : Le Mariage secret. Ayrton Desimpelaere / Stefano Mazzonis di Pralafera.

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 19 octobre 2018. Cimarosa : Le Mariage secret. Ayrton Desimpelaere / Stefano Mazzonis di Pralafera. Fidèle à son credo de présenter des « mises en scène qui respectent le public », c'est-à-dire éloignée de la regietheater à l'allemande, **Stefano Mazzonis di Pralafera** reprend l'un de ses tout premier spectacle présenté depuis son arrivée en 2007, en tant que directeur général et artistique de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. La saison initiale de son mandat avait démontré tout son goût pour un répertoire italien délaissé, osant mettre à l'affiche Cherubini, Rinaldo di Capua et Cimarosa dans trois intermezzi savoureux, avant de rendre ensuite hommage à la gloire locale Gretry, avec Guillaume Tell (<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-liege-opera-royal-d-e-wallonie-le-7-juin-2013-gretry-guillaume-tell-1791-marc-laho-guillaume-tell-anne-catherine-gillet-madame-tell-claudio-scimone-direction-stefano-mazz/>) et Zemire et Azor, notamment.





Avec cette reprise du Mariage secret, on ne se plaindra pas de retrouver l'incontestable chef d'oeuvre (voir ici notre présentation :

<http://www.classiquenews.com/il-matrimonio-segreto-de-cimarosa>) de Cimarosa, dont

Rossini fit son miel, même si on aimerait aussi un intérêt plus poussé pour les autres ouvrages (plus de soixante-dix!)

qui ont jalonné la carrière du Napolitain. Si la création de cette production, captée au dvd, avait fait appel à l'expérimenté Giovanni Antonini à la baguette, la direction est cette fois confiée à **Ayrton Desimpelaere** (né en 1990) dont c'est là la toute première production lyrique, après trois ans passés en tant qu'assistant chef d'orchestre à l'Opéra de Liège. Quelques décalages, sans doute dus au stress, sont audibles en première partie, avant de se résorber ensuite : gageons que les prochaines représentations sauront lui donner davantage d'assurance. Sa lecture privilégie des tempi allants qui mettent admirablement en valeur l'ivresse rythmique et le sens mélodique de Cimarosa, au détriment de certains détails peu fouillés, ici et là – délaissant le rôle de l'orchestre dans le piquant et la verve moqueuse. Peut-être qu'une opposition plus prononcée entre les différents pupitres de cordes aiderait avantageusement à stimuler un orchestre très correct, mais dont on aimerait entendre davantage la personnalité et le caractère.

Le meilleur de la soirée se trouve au niveau du plateau vocal, d'une très belle homogénéité, surtout chez les femmes. Malgré les quelques interventions décalées avec la fosse, **Céline Mellon** (Carolina / photo ci contre) s'impose au moyen d'une émission ronde et souple, permettant des vocalises d'une facilité déconcertante, autour d'une interprétation



toute de charme et de fraîcheur. **Sophie Junker** n'est pas en reste dans le rôle de sa soeur Elisetta, donnant davantage de mordant et de couleurs en comparaison. **Annunziata Vestri** (Fidalma) fait valoir de beaux graves, malgré une agilité moindre dans les phrasés. C'est là le grand point fort de **Patrick Delcour** (Geronimo), par ailleurs irrésistible dans ses réparties comiques. Son timbre un peu fatigué convient bien à ce rôle de barbon moqué par tous ceux qui l'entourent. **Matteo Falcier** (Paolino) a pour lui une ligne gracieuse, tout en laissant entendre quelques imperfections dans l'aigu. C'est sans doute l'un des interprètes les moins à l'aise de la soirée avec **Mario Cassi** (Comte Robinson), seul rescapé de la production de 2008. Le baryton italien qui a chanté avec les plus grands (Abbado, Muti...), manque de projection, compensant cette faiblesse par une ligne de chant délicate et une interprétation toujours à propos.

On terminera rapidement sur la mise en scène de **Stefano Mazzonis di Pralafra** qui reprend décors et costumes à l'ancienne pour proposer un spectacle convenu et sans audace. S'il semble difficile de faire le choix d'une transposition ici, on aurait aimé davantage de folie et d'imagination, au moins au niveau visuel, à même de nous démontrer que cette histoire reste on ne peut plus actuelle. Quoiqu'il en soit, le travail proposé (particulièrement varié et réussi au niveau

des éclairages) est d'une probité sans faille, acclamé par un public visiblement ravi en fin de représentation par les aspects bouffes mis en avant ici.

A l'affiche de l'Opéra de Liège [jusqu'au 27 octobre 2018, puis au Palais des Beaux-Arts de Charleroi le 7 novembre 2018.](#)

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra de Liège, le 19 octobre 2018. Cimarosa : Le Mariage secret. Patrick Delcour (Signor Geronimo), Céline Mellon (Carolina), Sophie Junker (Elisetta), Annunziata Vestri (Fidalma), Matteo Falcier (Paolino), Mario Cassi (Comte Robinson). Orchestre de l'Opéra royal de Wallonie, Ayrton Desimpelaere, direction musicale, / mise en scène, Stefano Mazzonis di Pralafera. A l'affiche de l'Opéra de Liège jusqu'au 27 octobre 2018, puis au Palais des Beaux-Arts de Charleroi le 7 novembre 2018.

CD, critique. HANDEL /

HAENDEL : Serse (1738) / Fagioli, Genaux (Emelyanychev, 2017) – 3cd Deutsche Grammophon



CD, critique. HANDEL / HAENDEL : Serse (1738) / Fagioli, Genaux (Emelyanychev, 2017 – 3 cd DG Deutsche Grammophon, 2017). Voilà une production présentée en concert (Versailles, novembre 2017) et conçue pour la vocalité de Franco Fagioli dans le rôle-titre (il rempile sur les traces du créateur du rôle (à Londres en 1738, Caffarelli, le castrat fétiche de Haendel) ; le contre-

ténor argentin est porté, dès son air « « Ombra mai fu » », voire stimulé par un orchestre électrique et énergique, porté par un chef prêt à en découdre et qui de son clavecin, se lève pour mieux magnétiser les instrumentistes de l'ensemble sur instruments anciens, Il Pomo d'Oro : **Maxim Emelyanychev**. La fièvre instillée, canalisée par le chef était en soi, pendant les concerts, un spectacle total. Physiquement, en effets de mains et de pieds, accents de la tête et regards hallucinés, le maestro ne s'économise en rien.

L'enregistrement prolonge la vitalité du concert et rend compte d'un esprit de troupe, sachant pour chaque chanteur caractériser idéalement chaque personnage.

En Serse / Xerxes 1er, **Franco Fagioli** démontre une maîtrise parfaite des mélismes et acrobaties vocales écrites par Haendel. Fagioli vocalise sans peine, dans les aigus comme dans les graves, sur l'étendue de sa tessiture, indiquant

combien les ornements sont porteurs de sens, signifient idéalement la volonté du Roi Perse, dans le grave engorgé, en un chant qui dans un seul souffle sait distiller piani et forte sans césure (cf l'ambitus ahurissant de l'air « « Crude furie » », de l'extrême aigu aux graves souterrains). Le caprice, le désir, le plaisir du prince (amoureux volatile) s'exprime et prend forme avec un naturel ... désarmant.

Autour du Divo, comme on disait des castrats idolâtrés au XVIIIè, Fagioli, ses partenaires défendent avec beaucoup de classe et d'intensité, le relief émotionnel de leur personnage : **Inga Kalna** incarne une Romilda, solide, parfois instable, mais toujours très volontaire et expressive (en rien cette féminité fragile et fébrile, ailleurs portée par des sopranos pointues). Il est vrai que la soprano chante à présent Rodelinda avec une vérité irrésistible.

En Arsamene, la mezzo colorature canadienne (originnaire de Fairbanks), **Vivica Genaux** (enfin voilà dans le rôle du frère de Serse une voix féminine de poids, plutôt qu'un contre-ténor trop lisse et pas assez typé) qui confirme son immense facilité vocale et dramatique, un tempérament exceptionnellement ciselé et percutant qui fait d'elle la mezzo baroque de l'heure (avec Ann Hallenberg). Amastre gagne une épaisseur réelle grâce à la tessiture élargie, soutenue aux extrémités, de l'alto **Delphine Galou**, voix sûre, droite, profonde.

Jeune diva à suivre désormais, **Francesca Aspromonte** offre une remarquable couleur, entre brio et tendresse au personnage d'Atalanta, moins piquante intrigante que vrai tempérament amoureux, elle aussi prête à en découdre.



Acteur en diable, se jouant des travestissements (en jardinier, en marchande de fleurs, voix de tête drôlissime à l'envi), le baryton **Biagio Pizzuti** éclaire la figure d'Elviro, d'une vérité humaine, comique certes, mais très proche du spectateur / auditeur.

Un pilier efficace dans la trame dramatique qui contraste parfaitement avec la noblesse plus digne de ses partenaires.

Autant le profil de l'empereur Serse est lumineux, autant celui de Ariodate (Andrea Mastroni) est lugubre et sombre, qui ferait résonner jusqu'aux cintres. Et l'auditeur.

CD, critique. HANDEL / HAENDEL : Serse (1738). Drame per musica en 3 actes, livret d'après Nicolò Minato et Silvio Stampiglia / Créé à Londres en avril 1738

Serse : Franco Fagioli

Arsamene, son frère : Vivica Genaux

Romilda : Inga Kalna

Atalanta : Francesca Aspromonte

Ariodate : Andrea Mastroni

Amastre : Delphine Galou

Elviro : Biagio Pizzuti

Il Pomo d'Oro / Maxim Emelyanychev, direction.

LIRE nos autres critiques des cd et concerts par Franco Fagioli

CD, compte rendu critique. Gluck: Orfeo ed Euridice, 1762 (Franco Fagioli, Laurence Equilbey, 3 cd Archiv, avril 2015)

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-gluck-orfeo-ed-euridice-1762-franco-fagioli-laurence-equilbey-3-cd-archiv-avril-2015/>

CD événement, annonce. FRANCO FAGIOLI : ROSSINI (1 cd Deutsche Grammophon, à venir le 30 septembre 2016).

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-franco-fagioli-rossini-1-cd-deutsche-grammophon-a-venir-le-30-septembre-2016/>

Compte rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 16 septembre 2016. Cavalli : Eliogabalo (1667), recreation. Franco Fagioli.. Leonardo Garcia Alarcon, direction musicale. Thomas Jolly, mise en scène

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-paris-palais-garnier-le-16-septembre-2016-cavalli-eliogabalo-recreation-franco-fagioli-leonardo-garcia-alarcon-direction-musicale-thomas-jolly-mise-en-scene/>

Compte-rendu critique, opéra. Nancy. Opéra National de Lorraine, le 7 mai 2017. Gioachino Rossini : Semiramide. Salome Jicia, Franco Fagioli, Nahuel Di Pierro, Matthews Grills. Domingo Hindoyan, direction musicale. Nicola Raab, mise en scène

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-opera-nancy-opera-le-7-mai-2017-rossini-semiramide-jicia-fagioli-hindoyan-raab/>

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de son âge vocal : medium certes élargi mais...

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-franco-fagioli-contre-tenor-handel-arias-1-cd-deutsche-grammophon/>

Entretien avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival Piano au Musée Würth

Entretien avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival Piano au Musée Würth. Présentation de l'édition 2018 du festival de piano au Musée Würth, à Erstein près de Strasbourg. Etabli dans le musée Würth, qui met à disposition son auditorium (220 places / et son piano de concert...), le Festival affirme une identité artistique forte, qui prend en compte les spécificités du lieu où il se déroule (les collections de peinture dont le musée est l'écrin...), et aussi les évolutions artistiques du piano actuel. Eclectique, inovant, expérimental aussi, le cycle musical proposé est l'un de splus complets actuellement, Rencontre et explication avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival...



CLASSIQUENEWS : *Comment se déroule le festival (lieux investis, intérêt patrimonial et musique, accessibilité des concerts et des événements) ?*

OLIVIER EROUART : Piano au Musée Würth en est à sa troisième édition. À la demande de Marie-France Bertrand, directrice du Musée Würth, j'en assure la direction artistique depuis cette année. L'originalité de ce festival est qu'il se situe dans un musée qui lui-même est situé sur le site de l'entreprise

Würth. Passionné par les arts et la musique, Reinhold Würth, fondateur-propriétaire du groupe Würth, a pourvu ce musée d'un bel auditorium de 220 places où tout au long de l'année se succèdent des concerts, des conférences, des rencontres, des spectacles de théâtre, etc. Le mois de novembre est dévolu au piano, car se trouve à demeure dans cet auditorium un piano de concert Steinway D.

Erstein se trouve à une vingtaine de kilomètres de Strasbourg et le musée dans la zone industrielle facilement accessible en voiture ou en train. Pour les années à venir, nous réfléchissons à mettre en place un système de covoiturage pour en faciliter davantage l'accès.

CLASSIQUENEWS : *Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?*

Pour cette troisième édition, nous n'avons pas envisagé de thématique particulière. L'une s'est néanmoins imposée, c'est celle de génération en écho au thème de l'exposition Namibia, l'art d'une jeune génération, car ce sont des générations d'interprètes qui vont se produire sur la scène de l'auditorium : des jeunes élèves de l'École de Musique d'Erstein à Philippe Entremont, une légende du piano qui a connu et collaboré avec Stravinsky, Milhaud, Bernstein, etc. Nous commençons également une collaboration avec les classes de musique de chambre du Conservatoire de Strasbourg et trois élèves des classes de Craig Goodman et de Pierre Brégeot joueront des œuvres pour piano, alto et clarinette de Mozart, Schumann et Bruch. Par ailleurs, nous invitons un des lauréats de Piano Campus à donner un récital (Maria Kustas, le 11 novembre).

L'amitié, la fidélité ont aussi été nos guides. Une belle amitié nous lie à Jean-Marc Luisada, à Marie-Josèphe Jude. Ce sont aussi le plaisir des rencontres musicales renouvelées avec la pianiste Inga Katzantseva qu'à titre personnel, je

suis depuis son arrivée en Alsace, ou la violoniste et chambriste Charlotte Juillard. Ce sont également des chocs musicaux lors de concerts entendus en Alsace ou ailleurs. Alexandre Kantorow, l'un des grands pianistes de demain, a été pour nous une révélation. Nous privilégions aussi une carte régionale, car l'Alsace est une terre de musique et nous aurons plaisir à accueillir le Quatuor Florestan et Eveline Rudolf. Toutefois, dès l'édition 2019, la programmation sera axée autour d'une thématique. Nous sommes déjà en mesure de vous révéler que celle de 2019 sera L'humour dans la musique.

CLASSIQUENEWS : *Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ?*

Une expérience unique qui est celle du plaisir des yeux avec les expositions du musée, l'écoute des concerts, les rencontres et les discussions à bâtons rompus avec les musiciens à la fin de chaque concert. La possibilité également d'assister à deux émissions de radio, car la radio Accent 4 qui diffuse un programme de musique classique, délocalise son studio pour être au cœur de notre manifestation. Et puis, s'il a une petite faim, il peut se restaurer à la cafétéria du musée.

CLASSIQUENEWS : *Comment choisissez-vous chaque programme ? Etes-vous soucieux de l'inédit, de la création ?*

Bien sûr, même si le public aime se retrouver en terre connue. Schumann, Chopin, Mozart, Debussy, Couperin, Beethoven seront présents. Mais Couperin sera interprété pour la première fois en concert par Marie-Josèphe Jude. Nous aimons les chemins de traverse et la venue d'André Manoukian, homme de télé, de radio, pédagogue – écoutez ses chroniques sur France-Inter ! – et excellent pianiste en est un. Nous avons à cœur de décroiser la musique. C'est dans cette optique que, depuis

trois ans, nous convions Jazzdor à délocaliser l'un de ses concerts. Cette année, ce sera le Trio Pierre de Bethmann.

Jean-Marc Luisada est un cinéphile averti et passionné et il proposera une soirée « Cinepiano, mon amour » tout en émotion avec la projection d'un chef d'œuvre du cinéma hollywoodien de 1940, La Valse dans l'ombre de Mervyn Leroy, précédée des Intermezzi opus 117 de Brahms.

Nous aimons provoquer les rencontres. Ce sera le cas avec le conteur et comédien Jean Lorrain et la pianiste russe Inga Kazantseva pour un concert en famille avec L'Histoire de Babar de Poulenc et Jean de Brunhoff. Nous avons convié Charlotte Juillard, super-soliste de l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, en lui proposant d'inviter ses complices : le pianiste Jonas Vitaud et le violoncelliste Sébastien van Kuijk.

De l'inédit peut-être pas, mais de l'inattendu sans doute avec le Quatuor à cordes de Maurice Jouneau, un homme qui a traversé le siècle et qui a laissé des œuvres que sa fille, Chantal Viret-Journeau, défend avec ferveur et passion ou le très agréable Quintette avec piano de Reynaldo Hahn. Nous pourrions encore citer les Trois danses argentines de Ginastera...

Poulenc disait qu'il était un musicien sans étiquette. Avec audace, nous dirons que nous sommes des organisateurs sans étiquette, mais avec goût.

CLASSIQUENEWS : *Comment fonctionne la programmation musicale pendant le festival, et les lieux du musée ? Quel bénéfice pour le public ? Y a-t-il une offre groupée associant visite du musée et concert ?*

Tout au long du festival, le musée ouvre ses portes et des visites guidées gratuites pour le festivalier sont proposées. Les dimanches 11 et 18 novembre, nous allons inviter le public à rester en notre compagnie et celles des artistes à partir de

11h. Il pourra ainsi entre les concerts visiter les collections, « bruncher » à l'heure du déjeuner, écouter de la musique, rencontrer, une coupe de champagne à la main, les artistes invités à se produire.

CLASSIQUENEWS : *Y-a-t-il un lien entre les collections permanentes du musée, et le choix des artistes ou des œuvres jouées pendant le Festival PIANO au Musée Würth ?*

Si cette année, il était difficile de trouver une correspondance évidente entre le thème de l'exposition et la programmation, nous souhaitons pouvoir dans les années à venir offrir un concert en lien, voire une déambulation musicale ou la commande d'une œuvre.

Si vous le permettez, je voudrais souligner que Piano au Musée Würth existe grâce à l'engagement d'une équipe de salariés (Claudine, Stéphanie, Alan), de bénévoles et de partenaires dont la Ville d'Erstein.

Propos recueillis en octobre 2018



LIRE aussi [notre présentation du Festival PIANO au Musée WÜRTH \(Erstein : 9 – 18 nov 2018\)](#) – Le Musée Würth à Erstein, près de Strasbourg n'est pas seulement l'une des plus intéressantes collection d'art contemporain entre France et Allemagne ;

c'est aussi un écrin pour les concerts et les événements interdisciplinaires, comme en témoigne le festival Piano au Musée Würth, du 9 au 18 novembre prochains. La (déjà) 3^e édition met à l'honneur la notion de « générations d'interprètes » : ainsi les élèves du Conservatoire de Strasbourg (le 10 nov, 17 et 18h) et de l'École Municipale de Musique d'Erstein paraissent (le 15 nov, 20h et 21h) aux côtés de Philippe Entremont (concert de clôture, le 18 nov, 20h), lui-même élève de Marguerite Long qui collabora avec les grands musiciens et compositeurs du XX^e siècle tels Stravinsky, Bernstein, Milhaud, Stokowski... De filiations en transmissions s'écoule une même passion pour le clavier et l'idée d'une musique totale, source de partage, de dépassement, d'enchantement. [TOUTES LES INFOS? les dates, les artistes, les programmes sur le site du Musée WÜRTH à ERSTEIN](#)

**CD, critique. MOZART :
MITRIDATE, re di Ponto.
Bevan, Banks... Classical**

Opera. Ian Page (4 cd Signum classics)

CD, critique. MOZART : MITRIDATE, re di Ponto. Bevan, Banks... Classical Opera. Ian Page (4 cd Signum classics) . La production britannique a désormais tous les arguments défendus récemment par la compagnie très engagée fondée par Ian Page et ses instrumentistes sur instruments d'époque (period instruments). C'est peu dire que Mozart excelle dans la langue seria, ainsi ce Mitridate de jeunesse (1770, écrit à 14 ans) d'une finesse d'intonation où le sujet tiré de l'histoire romaine, n'est qu'un prétexte pour traiter ce en quoi le jeune compositeur salzbourgeois rayonne encore et éblouit : l'expression moins des passions humaines que du sentiment. Une telle acuité ira en s'affinant encore jusqu'aux opéras géniaux, aboutis que sont Les Nozze di Figaro, Don Giovanni, Così fan tutte (soit la trilogie Da Ponte, propre aux années 1780, soit plus de 15 ans après).



Mozart adolescent ne peint pas des types interchangeables mais déjà des personnalités et de tempéraments psychologiques qui se précisent de scènes en scènes, de recitativos en aires : voilà pourquoi il faut le tenir aujourd'hui comme le premier romantique, poète du cœur humain.



Ici chacun implore, se languit, éprouve sur l'échiquier amoureux, ce labyrinthe que précédemment Vivaldi avait emprunté mais sur le mode de la folie et de l'extrême tension à travers la fable légué par L'Arioste, dans le périple d'Orlando / Roger.

Ici, au cœur de l'intrigue politique se joue la rivalité des deux fils de Mitridate, Farnace, l'aîné, traître à son père ; le cadet Sifare, plus digne et loyal (en lequel le jeune Mozart s'est probablement identifié). Après moult péripéties, où les princesses Ismène et Aspasia sont tour à tour financées à Mitridate et à Farnace, éprouvant la constance morale du jeune Sifare, le clan familial se resoude face à la menace des Romains. Au terme des 3 actes, Mitridate meurt sur le champ de bataille, dominant les Romains, et pardonnant à ses deux fils, retrouve un semblant de grandeur royale... surtout, triomphe l'amour véritable : Sifare pourra épouser Aspasia.

La langue du jeune Wolfgang est encore très inspirée par la coupe frénétique des Vénitiens du début du siècle et surtout des Napolitains (Jommelli, Traetta...). On a ici la nomenclature typique des serias napolitains, avec 2 castrats : alto (Farnace) et soprano (Sifare), dans le rôle des deux fils de Mitridate.

Les chanteurs sont, certains malgré des moyens limités, très engagés sur le plan émotionnel. Ismène reste sincère (petite voix mais impliquée de **Klara Ek**) ; en ténor héroïque, moins vertueux, que soumis à ses affects les plus immédiats, **Barry Banks** convainc par sa versatilité et un chant fébrile, tendu, osant tout... insolence vocale et aigus francs expriment sous l'étoffe royale, une âme intuitive et animale qui palpète) ; la mezzo **Miah Persson**, pulpeuse, charnelle fait une Aspasia noble et ardente, d'un calme attendri : « Pallid ombre... »,

puis agile dans son air original, d'une virtuosité napolitaine standard (airs alternatifs originaux du cd4 : « Al destin », avec cependant des aigus vibrés); plus agité, mais très contrôlé vocalement, le Sifare de la soprano **Sophie Bevan** rayonne de sa voix juvénile et presque incandescente : le plus jeune fils de Mitridate, lui aussi perdu dans l'arène des sentiments, projette sa véritable nature troublée et très Sturm und Drang (« S'il rigor d'ingrate sorte »). Même implication pour le Farnace du contre-ténor **Lawrence Zazzo** : voix pourtant instable, mais l'intonation canalisée, malgré un timbre assez ordinaire fait un second fils de Mitridate (l'aîné de Sifare), plus mélancolique, contemplatif, dolent (« Già dagli occhi... »).

Le Marzio du ténor Robert Murray est parfois instable lui aussi mais comme ses partenaires, engagé, convaincu. Parmi les plus beaux airs, mentionnons grâce au travail de restitution de Ian Page, le duetto Sifare / Aspasia (Bevan / Persson), enregistré en « bonus » : « Si viver non degg'io », tout à fait emblématique de l'inspiration juvénile du jeune Mozart, tendre et déterminé : ardent.



La révélation de cette lecture convaincante souligne cette tendresse amoureuse de l'écriture du jeune Mozart, qui ainsi attendrit l'austérité morale de la source du livret : Racine (Mithridate, 1672), chez lequel l'action héroïque, stoïque même dans le cas du souverain empoisonné, prime sur l'intrigue sentimentale. Le devoir et la mission imposée par

le destin, plutôt que l'amour. Avec Mozart c'est tout l'inverse. Le jeune compositeur se joue des vertiges paniques ou des élans languissants et tendres de ses personnages, perdus dans le labyrinthe du sentiment. L'esprit de troupe règne constamment et la tenue de l'orchestre brille par son

engagement détaillé. Convaincant.

Compte-rendu, opéra. PALERME, 16 oct 2018. VERDI : Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro

Compte-rendu, opéra. PALERME, 16 oct 2018. VERDI : Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro... Les femmes y sont réduites à des objets de convoitise, les courtisanes, évidemment, mais aussi Gilda, Maddalena, Giovanna comme la Comtesse de Ceprano. L'histoire du Roi s'amuse, reprise par Piave et Verdi, est connue. Gilda est broyée entre l'amour possessif et oppressif de son père et son premier amour pour un libertin débauché. Mais le personnage essentiel, qui a donné son nom à l'opéra, est bien Rigoletto, le bouffon complice du dépravé duc de Mantoue. Ironie du sort, l'instigateur de l'enlèvement de la Comtesse de Ceprano sera celui de sa propre fille. Fascinant par les multiples composantes de sa personnalité, complexé par sa difformité, amuseur cynique, entremetteur, Triboulet-Rigoletto est aussi un père aimant, qui nous émeut par ses souffrances.



Le Teatro Massimo de Palerme, pour cette nouvelle production, a fait appel à **John Turturro**, dont le nom est attaché au cinéma, qui réalise ici sa première incursion dans le domaine lyrique. Brillante et sobre, humble, propre à satisfaire tous les publics, sa mise en scène respecte les cadres souhaités par Piave et Verdi , sans pour autant tomber dans une reconstitution datée. Classique, mais jamais redondante, c'est toujours un plaisir pour l'oeil. Le premier acte se déroule dans un palais à l'abandon. Quelques uns des cadres monumentaux qui ornent le mur de fond de scène sont tombés, l'un d'eux est brisé. La déconstruction lente du monde réaliste va concentrer l'attention sur les personnages. Le castellet de la chambrette où Gilda est recluse, comme le bouge de Sparafucile et Maddalena, d'un réalisme cru, s'oublie vite, comme le recours fréquent à l'opacité des fumées qui captent la lumière.

Un opéra des hommes ?



L'ensemble fonctionne. Les costumes portent la marque d'une aristocratie ancienne, sans pour autant être datée. Leur beauté, sans ostentation, leur simplicité, leur caractérisation, qui permet d'identifier chacun des personnages, tout concourt à la compréhension du drame dont nous sommes les témoins. Le choix des couleurs n'y est pas étranger. Ainsi le rouge de la cape de Monterone, qui porte la malédiction, se retrouve-t-il dévoilé progressivement lorsque Gilda va mourir dans les bras de son père. Jamais la moindre vulgarité, malgré la débauche du Duc et de ses compagnons, malgré la violence de telle scène. Le melodramma n'est pas du grand guignol. La direction d'acteur, particulièrement

soignée, respecte le naturel tout en composant des ensembles plus beaux les uns que les autres. A cet égard, il faut souligner la participation opportune du corps de ballet, aux deux premiers actes, qui s'intègre habilement à la suite du Duc.

Plusieurs distributions sont offertes, dont les premiers rôles se combinent, pour les huit représentations (en 9 jours). Rigoletto connaît ainsi trois de ses meilleurs interprètes : **Leo Nucci**, dont la santé physique et vocale force l'admiration, **George Petean** et **Amarturshwin Enkhbat**, le benjamin déjà consacré. Ce sera ce dernier que nous écouterons, avec Ruth Iniesta en Gilda, et Ivan Ayon Rivas comme Duc de Mantoue. Singulièrement, aucun chanteur italien pour les trois premiers rôles, mais, rassurons-nous : leur italien est en tous points parfait et les chanteurs de la péninsule se partagent les dix autres rôles. La distribution de ce soir se distingue par sa jeunesse et son engagement.

Enkhbat Amartuvshin est un baryton mongol, consacré par de nombreux et prestigieux prix. Familier du rôle sur les grandes scènes italiennes, il est peu connu en France, où on finira bien par le découvrir. Sa voix est sonore, colorée et trouve toutes les inflexions pour traduire toutes les expressions du personnage. L'aigu est facile, puissant sans jamais sentir l'effort, le legato admirable, assorti d'un phrasé noble et d'une émission où la plainte est sincère. Un très grand baryton verdien, du plus haut niveau. Ses qualités dramatiques nous valent un Rigoletto crédible, juste et émouvant. **Ivan Ayon Rivas**, ténor péruvien, a la prestance, la projection, les aigus faciles qui lui permettent de camper un Duc de Mantoue, assuré, séducteur et jouisseur désinvolte. La voix est puissante, jeune, lumineuse. Son physique de jeune premier renforce sa crédibilité dramatique. « La donna è mobile », a la vaillance attendue. Le « Questa o quella », morceau de bravoure, soulève l'enthousiasme. Gilda est espagnole. **Ruth Iniesta**, a la légèreté, la fraîcheur, l'agilité et les colorature qui font oublier les caricatures que donnent certaines sopranos dramatiques de cette adolescente. Son «

Caro nome », où elle rêve de son bien-aimé Gualtier Maldé, traduit à merveille sa pureté comme sa sensualité naissante. Luca Tittolo, le tueur à gages Sparafucile, est remarquable et fait forte impression. La voix est ample, profonde, tranchante et agile, sa large tessiture lui permet une aisance constante. Le beau contralto de **Martina Belli** et son physique à ensorceller le diable nous valent une Maddalena plus vraie que nature. La voix est sonore, chaude, corsée. On regrette presque que Verdi attende les ensembles du dernier acte pour nous l'offrir. Aucune faiblesse n'est à relever dans les seconds rôles que l'on ne détaillera pas. Les chœurs sont superbes d'aisance vocale et dramatique, de cohésion et de précision.



C'est à **Stefano Ranzani**, grand chef lyrique dont le nom est

attaché à celui de Verdi, que l'on doit ce grand moment d'émotion partagée. Familier de l'oeuvre, dont il connaît chaque phrase comme la construction dramatique, il nous offre un modèle de direction, fine, racée, intense. Tout est là, les progressions, les textures, les phrasés, avec une attention portée à chacun. On imagine le plaisir des interprètes à chanter et jouer sous sa conduite. Le geste, clair, précis, démonstratif, est efficace, sécurisant dans son accompagnement de chacun, mais surtout communique une incroyable énergie qui nous vaut la plus large palette de nuances, assorties d'une élégance rare.

Une captation de cette réalisation exceptionnelle est visible sur OperaVision, avec un autre trio de solistes (Georges Petean, Stefan Pop et Maria Grazia Schiavo), moins jeunes, mais tout aussi valeureux.

La production migrera au Teatro Regio de Turin, à l'opéra de Shanxi, puis à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, coproducteurs. A ne pas rater !

Compte-rendu, opéra. PALERME, 16 oct 2018. VERDI : Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro

CD, critique. RAVEL, DUPARC : Kozena, Ticciati (1 cd LINN)

CD, critique. RAVEL, DUPARC : Kozena, Ticciati (1 cd LINN). Percutant, vif argent, très détaillé et expressif, le cycle en suite du ballet **Daphnis et Chloé** (première commande parisienne de Diaghilev à un compositeur français pour la saison des Ballets Russes de 1912) percute et marque l'esprit par son relief très démonstratif. Pourtant il manque ici toute la sensualité trouble du **Ravel** éperdu, débridé, même si le finale se finit effectivement en une frénésie orgiaque (à la manière de la Valse à venir...).

Puis vient les chansons de **Henri Duparc (1848-1933)** : l'Invitation au voyage est emblématique de tout le cycle ; si le chef détaille et articule le scintillement empoisonné à l'orchestre (d'un voile post tristanesque) : Duparc, élève de César Franck, est avec Chausson le plus wagnérien des compositeurs romantiques français, le mezzo charnu et d'une beauté saisissante de Magdalena Kozena, pose problème sur son articulation du français. On perd ici 60 % de la compréhension du texte : or alchimiste de la note et du texte, Du parc exige pour être réussi, une maîtrise idéale de l'intelligibilité et de l'intonation ; ainsi on reste très réservé sur son articulation et l'intelligibilité du français. La diphtongue échappe totalement à la chanteuse donnant ici, « ta moidre », au lieu de « ton moindre »... pourtant la couleur de la voix est proche du sublime, exprimant la dignité blessée, vénéneuse d'un Duparc véritablement envoûté par Wagner.



Phydillé (1882) est la plus convaincante, éperdue, radicale, d'une passion là encore wagnérienne, et tristanesque : Duparc a fait le chemin et le pèlerinage de Bayreuth (avec Chabrier en 1879), au point, qu'il ne s'en remet jamais...

Les Valses nobles et sentimentales font valoir le même sens du détail et du mordant expressif de l'**Orchestre Deutsches Symphonie Berlin** dont Robin Ticciati est devenu le directeur musical en titre depuis 2017 : si Daphnis est une immersion dans le grand bain hédoniste et suave d'un Ravel presque lascif voire orgiaque (finale), ici règnent la ciselure et le raffinement des climats, d'une tendresse émerveillée. Caractérisée, pudique aussi, la direction s'affine et atteint à cette cristallisation suggestive dont Ravel, conteur magicien détient le secret. L'écoute approfondie met en lumière les qualités du chef en terme de flexibilité et d'accents par séquence, avec un souci de respect des indications dynamiques.

Belle lecture et surtout bel engagement pour la musique française postromantique et moderne. Reste que la transition entre la dernière des chansons de Duparc (Phydillé) enchaînée directement à la vivacité expressive et pleine de panache provocant des Valses de Ravel, n'est pas une continuité des plus heureuses. Petite erreur dans la conception du programme.

CD, critique. Ravel & Duparc: « Aimer et mourir » – Danses et mélodies. Magdalena Kožená, mezzo. Deutsches Symphonie-Orchester BERLIN. Robin, Ticciati, direction – 1 cd LINN records

+ d'infos sur le site de **LINN records**

<http://www.linnrecords.com/recording-aimer-et-mourir.aspx>